

## Stéphanie Gilet-Lebon

### Une psychanalyse produit-elle un athée \* ?

Le  $\Sigma$  (le symptôme), on y croit. À plus d'un titre. D'abord, le névrosé vient à l'analyse parce qu'il croit *en* la psychanalyse – c'est un acte de foi –, en présentant ce dont il souffre comme un  $\Sigma$  : il croit que c'est un  $\Sigma$  parce que c'est ce qui a été suggéré par les idéaux du discours et qu'il a cru à cette suggestion. Il subjective son  $\Sigma$  comme tel.

Le  $\Sigma$ , on y croit « parce qu'on croit qu'il va dire quelque chose <sup>1</sup> ». Dire, comme un sujet peut dire. On croit, on imagine donc qu'il représente un sujet qui va parler. Mais qui va parler ? On croit d'abord que c'est l'analyste, on attend qu'il dise quelque chose qui pourrait solutionner le  $\Sigma$ , dont on pâtit. On croit alors à l'analyste, comme on croit au  $\Sigma$ , comme on croit à l'amour. On pourrait dire que c'est l'analyste- $\Sigma$ .  $\Sigma$  à risque dans ce cas-là, si on le croit, si on croit, si on gobe ce qu'il pourrait proférer de l'ordre d'une résolution du  $\Sigma$ .

Le  $\Sigma$  subjectivé comme tel, réel dans son opacité, son énigme, a donc rapport à la croyance, de l'ordre imaginaire. « On croit qu'il peut dire », c'est un appel au sens qui est déjà dans l'énigme qu'il est <sup>2</sup>. Y croire, qu'il peut dire, c'est croire à un sens caché, à une vérité refoulée, qu'on ne sait pas. Pour qu'il y ait du refoulé – à croire – il faut que le sujet divisé de l'ICS (l'inconscient) soit constitué. La structure qui rend la croyance possible, c'est le sujet barré. C'est pourquoi l'*Unglauben* psychotique est « l'absence du terme où se désigne la division du sujet <sup>3</sup> ». Il y a chez le psychotique forclusion du sujet de l'ICS. Tandis que le névrosé est un croyant justement parce qu'il est divisé.

Puis, si ce  $\Sigma$  devient analytique, – c'est-à-dire si l'analyste a pu vous faire franchir le seuil de l'analyse, s'il a réussi à vous faire croire à l'ICS, à la supposition de transfert, s'il supporte l'amour de transfert qui pousse à l'élaboration de savoir dans une course à la vérité –, on croit que, tout énigmatique qu'il soit comme S1, il peut prendre sens des signifiants de l'ICS, du savoir ICS, S2 : il peut se déchiffrer. Dès lors, l'hypothèse de l'ICS, d'un sujet de l'ICS, est posée, déduite de la possibilité du déchiffrement. À partir du

transfert, on suppose qu'il y a un sujet au savoir ics, lequel d'ailleurs ne se livre, ne parle, qu'à la méprise du sujet.

Ce savoir, « quel peut bien être le sujet à le savoir avant <sup>4</sup> ? », demande Lacan. « Dieu lui-même », répond-il. Alors, s'agit-il de croyance dans le transfert comme dans la croyance religieuse ? Nous disons cependant autre chose lorsque nous parlons de méprise ou de postulat. Néanmoins, il peut être croyance quand c'est l'analyste qui est supposé pouvoir, par son interprétation, solutionner le  $\Sigma$ .

Si l'analyse a bien une visée épistémique, une visée de savoir, elle ira logiquement contre la croyance, si croire est ne pas savoir – au sens où moins on sait plus on croit. C'est, du moins, ce que soutiennent les philosophes, les penseurs professionnels héritiers des Lumières. Grâce au savoir de la science on peut s'extraire de la crédulité. Ceux qui croient, pensent-ils, sont mystifiés, manipulés. Ils errent dans l'obscurantisme et sont intellectuellement retardés.

J'ai lu avec intérêt le plaidoyer pour la croyance de Régis Debray <sup>5</sup>, qu'il démontre aussi indispensable que périlleuse. Il souligne que la croyance a mauvaise presse dans nos temps modernes du chacun pour soi, qui se targue de progrès scientifique et de pouvoir régler les affaires humaines par les algorithmes. Pourtant un croyant n'est jamais seul. La croyance assure une appartenance, le lien dans la vie sociale. On ne peut appeler fils son fils qu'à faire confiance. Et, ajoute-t-il après avoir argumenté, aucune civilisation ne peut s'engendrer de l'objectivité scientifique.

La psychanalyse a vocation à réduire le champ de la croyance. C'est ainsi que l'on pourrait entendre : « La pointe de la psychanalyse est bel et bien l'athéisme <sup>6</sup>. » Mais la croyance qui est concernée dans notre expérience est ceci qu'il y a un sujet à la chaîne signifiante inconsciente, un sujet qui saurait le savoir ics qui se construit par petits bouts. La croyance dans l'expérience analytique est la condition du transfert nécessaire à la cure, sans laquelle pas de psychanalyse qui mette l'ics au travail.

L'ics dépend de l'Autre du langage, mais cet Autre « n'enferme nul savoir qui soit, ni déjà là, ni à venir dans un statut d'absolu <sup>7</sup> ». Le savoir de sa structure est béant, manquant, où justement Dieu a sa place.

Revenons donc à ce Dieu que Lacan met dans le coup du SsS (sujet supposé savoir), dont on attend le sens du  $\Sigma$ . C'est l'ics : « Dieu est ics <sup>8</sup>. » Le SsS, « Dieu lui-même pour l'appeler par son nom <sup>9</sup> », et, ailleurs, « Dieu, un point c'est tout <sup>10</sup> ». Et quand on précise le nom que lui donne Pascal, dit Lacan <sup>11</sup>, c'est le Dieu des philosophes et des savants, latent dans toute théorie, le supposé du savoir. Ce n'est pas le dieu d'Abraham, d'Isaac et de

Jacob, celui qui parle – le supposé de la parole –, dont Lacan fera Dieu le Père ou Nom-du-Père – dont on peut se passer à condition de s'en servir <sup>12</sup> –, lui donnant ainsi dans la psychanalyse un statut d'opérateur.

« Aussi longtemps que se dira quelque chose l'hypothèse Dieu sera là <sup>13</sup>. » Comme lieu où se produit le dire. D'où le néologisme *Dieur* <sup>14</sup>. « Impossible de dire quoi que ce soit sans aussitôt *Le* faire subsister sous la forme de l'Autre. »

Donc, en psychanalyse, selon le postulat du transfert – qui est au commencement –, on croit à l'ics, on fait exister Dieu, on croit que le  $\Sigma$  prendra sens. Et, l'amour de transfert portant le Dieu-désir, on croit au Ss-désir (sujet supposé désir). « La psychanalyse c'est la façon moderne de la foi religieuse <sup>15</sup>. » Remarquons qu'ici Lacan dit foi et non pas croyance.

Alors, le SsS (sujet supposé savoir), nous le disons fiction qui tient à l'erreur, à la méconnaissance de la réalité de l'ics : de ce que l'ics est un savoir que personne ne sait d'avant, fût-ce Dieu.

Si la pratique de l'analyse est orientée par l'analyste vers le réel, le SsS chutera – moment crucial du trajet analytique, en même temps que se reconnaîtra l'ics comme savoir sans sujet qui détermine la jouissance. Soit l'ICSR (l'inconscient réel), comme l'écrit Colette Soler, qui se manifeste au fur et à mesure, en alternance avec la quête du sens, la quête du savoir à répondre du  $\Sigma$ , par de l'impossible à dire, des butées hors sens qui font apercevoir l'inconsistance du savoir et qui creusent le trou nommé par Lacan S(A). Chute donc du postulat du SsS et de la croyance à une réponse en savoir articulé quant au  $\Sigma$ . Chute du SsS, « dont c'est le cas de l'ics [de l'ics tel que Lacan l'a finalement conçu] qu'il l'abolisse ». Et c'est bien par le travail du transfert qu'on passe à l'ICSR, hors sens, qui se manifeste ; à un ICSR insubjectivable.

Mais la mise en question du SsS est difficile : « Il n'est pas dit qu'il soit possible à la pensée de soutenir un affrontement à cette question <sup>16</sup> », à cause, sans doute, du besoin bien humain de toujours vouloir supposer un sujet au savoir. « Qu'il puisse y avoir un dire qui se dise sans qu'on sache qui le dit, voilà à quoi la pensée se dérobe <sup>17</sup>. » Sa mise en question passe par l'objet *a* condensateur de jouissance – là où ça ne pense pas –, là où il n'y a plus de sujet, ce qui s'oppose au Dieu Sujet-sS.

Alors, la chute du SsS supposé dans le transfert, c'est aussi la chute du Dieu des philosophes, celui dont Lacan disait que l'œuvre de Diderot témoignait qu'il aurait pu être réellement athée <sup>18</sup>, et, dans *Un Autre à l'autre*, « qu'il avait entrevu que la question (de Dieu) est celle du manque quelque part, et très précisément, en tant que le nommer, c'est y fourrer un

bouchon, rien de plus<sup>19</sup> », c'est-à-dire le nommer par exemple « l'Être suprême », comme Voltaire. Et en faire religion, c'est boucher le trou de  $S(A)$ . Donc, dans le trou creusé en  $S(A)$ , y mettre quelque chose, c'est déjà ne plus être réellement athée, qui serait peut-être de laisser vide le réel du trou au cœur du symbolique. Mais à laisser vide le trou du symbolique, on pourrait s'y fasciner et... il faudrait ne plus parler car la parole est appelée à coloniser le trou.

Disons que la chute du SsS produit un athée du Dieu des philosophes et des savants, donc un athéisme tout relatif puisqu'il reste le Dieu qui parle, le supposé de la parole, le Dieu du désir que l'on peut continuer à interroger. Et puis, que A soit barré ne signifie pas que rien n'existe de Dieu, nous dit Lacan dans *Encore*. De plus, de  $S(A)$ , il fait alors ce à quoi une femme a rapport. Il en désigne la jouissance de la femme, pointant que c'est là « que Dieu n'a pas encore fait son exit<sup>20</sup> ». Il est toujours là. En effet, puisque cette jouissance de  $S(A)$  on l'impute à Dieu ; Dieu est lui-même jouissance.

Parmi les finalités de l'analyse d'option lacanienne, qui cible le réel hors sens, dont l'une est de produire un analyste, vise-t-on alors une autre forme d'athéisme ? Un athéisme qui serait propre à l'analyste ? Il est arrivé à Lacan de rapporter cette question concernant l'analyste « qui court dans le mouvement d'une inspiration première<sup>21</sup> » (l'IPA dont Freud a voulu « donner statut d'église aux légataires de [la] pensée », *dixit* Lacan dans sa conférence au GODF<sup>22</sup>). Cette question est : doit-il être ou non athée, c'est-à-dire ne plus croire en Dieu ? Cependant qu'il parle un peu plus loin dans le texte d'un athéisme véritable « dont la dimension ne pourrait être conçue qu'à la limite d'une ascèse dont il nous paraît bien qu'elle ne peut être qu'une ascèse analytique ».

À la limite, soit à la fin, me semble-t-il, de l'ascèse analytique, quand l'expérience analytique va à son terme, destituant le sujet qu'elle avait instauré, quand le psychanalysant qui s'est peu ou prou identifié à son  $\Sigma$  – c'est-à-dire a cessé d'y croire – passe à l'analyste, alors il pourrait devenir le saint dont parle Lacan dans *Télévision*<sup>23</sup>, qui, lorsqu'il opère en tant qu'analyste, se met à faire le déchet, soit l'objet  $a$ , le rebut de la jouissance. Autre sorte d'ascèse, pour le coup, celle de l'acte.

C'est à propos de l'athéisme que C. Soler produit le terme d'*athéisme*<sup>24</sup> en ajoutant le  $c$  de l'acte à athéisme, soit un athéisme possible, non prescriptible et ponctuel puisque l'acte est de structure temporelle. Mais il est scabreux, dit-elle, de parler d'un sujet athée puisque dans l'acte le sujet n'y est pas.

Seul, si j'ai bien compris, l'acte peut venir dans le trou de l'imprévisible sans qu'il fasse bouchon, puisqu'il n'est pas de l'ordre du savoir, qu'il s'inscrit dans le réel. De plus, n'étant pas déclaratif, on ne peut en faire profession de foi : pas de religion de l'acte. J'ai trouvé juste ce que C. Soler avance, que si l'on pouvait parler d'athéisme pour l'analyste, ce serait un athéisme du réel, à condition qu'il ne cible pas seulement dans sa technique le sens du désir, mais le réel hors sens – s'il met l'acte et l'interprétation à l'heure de l'ICSR qui est sans Autre, qui *ex-siste* au symbolique, « qui est le seul à être sans Dieu <sup>25</sup> », dit-elle.

Somme toute, pour être un « athée viable qui ne se contredit pas à tout bout de champ <sup>26</sup> » – j'entends viable comme : tenir le coup dans le temps à être au jour de l'acte analytique, dans son inscription dans la charte de l'acte –, il s'agit de croire l'hypothèse tardive de Lacan, selon laquelle l'ICS est réel, qu'il souligne d'une parenthèse dans l'« Introduction à l'édition anglaise du séminaire XI <sup>27</sup> » : l'ICS, « (qui n'est ce qu'on croit, je dis : l'inconscient, soit, réel, qu'à m'en croire) », pour ne pas faire retour à la religion du sens du désir. C'est une distance prise avec l'ICS-vérité qui ne rencontre aucun point de capiton.

*Mots-clés : croyance dans le sujet supposé savoir, méprise, religion du désir, savoir à venir, Dieur, acthéisme.*

---

\*↑ Intervention au séminaire Champ lacanien « Croyance, certitude, conviction », à Paris le 17 novembre 2016.

1.↑ J. Lacan, *R.S.I., 1974-1975*, séminaire inédit.






















2.↑ L'énigme étant le comble du sens.

3.↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, p. 215-216. Dans *Le Séminaire, Livre VII, L'Éthique de la psychanalyse*, Paris Seuil, 1986, p. 67 : avec la *Versagung des Glaubens*, le psychotique ne croit pas à la Chose.

4.↑ J. Lacan, « La méprise du sujet supposé savoir », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 336.

5.↑ R. Debray, *Allons aux faits : croyances historiques, réalités religieuses*, Paris, Gallimard, 2016, p. 141 et suivantes.

6.↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1991, p. 139.

7.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVI, D'un Autre à l'autre*, Paris, Seuil, 2006, p. 64.
8.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, *op. cit.*
9.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 44.
10.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVI, D'un Autre à l'autre*, *op. cit.*, p. 280.
11.  J. Lacan, « La méprise du sujet supposé savoir », art. cit.
12.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome*, Paris, Seuil, 2005, p. 136.
13.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, *op. cit.*, p. 44.
14.  *Ibid.*
15.  J. Lacan, *L'insu que sait de l'Une-bévue s'aile amour, 1976-1977*, séminaire inédit.
16.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVI, D'un Autre à l'autre*, *op. cit.*, p. 281.
17.  J. Lacan, « La méprise du sujet supposé savoir », art. cit., p. 335.
18.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre X, L'Angoisse*, Paris, Seuil, 2004, p. 357.
19.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVI, D'un Autre à l'autre*, *op. cit.*, p. 176-177.
20.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, *op. cit.*, p. 78.
21.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre X, L'Angoisse*, *op. cit.*, p. 357.
22.  « La psychanalyse en ce temps », conférence à la loge maçonnique du Grand Orient de France du 25 avril 1969 au Temple n° 3, *Bulletin de l'Association freudienne*, n° 4-5, 1983, cité dans l'article de C. Soler, « L'exit de Dieu, ou pire », *Revue de psychanalyse du Champ lacanien*, n° 8, Paris, EPFCL, mars 2010.
23.  J. Lacan, « Télévision », dans *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 519.
24.  C. Soler, « L'exit de Dieu, ou pire », art. cit., p. 27.
25.  *Ibid.*
26.  J. Lacan, « Conférence à Yale », *Scilicet*, n° 6-7, 1975, p. 29.
27.  J. Lacan, « Préface à l'édition anglaise du Séminaire XI », « Introduction à l'édition anglaise », dans *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 571.